

## Un livre brûle sur le trottoir

Isaac-Alcofribas Rétif de Roumilhac enseignait la littérature à l'université de la Sorbonne, à Paris. Pour simplifier, il se faisait appeler Isaac Rétif. Lorsqu'Isaac était plus jeune son prénom le perturbait. En classe, il devait le répéter à chaque fois car personne ne le comprenait du premier coup. « Isaac-Alcofribas »... Et il rougissait. Au bout de la deuxième ou de la troisième fois, la maîtresse le regardait avec un sourire navré et un air de compassion ; et les élèves se moquaient. Isaac se demandait si la deuxième partie de son prénom, en référence à l'anagramme et pseudonyme de François Rabelais, n'avait pas scellé son destin autour de la langue écrite et de la création littéraire. Il la devait à son père Sébastien, humaniste, libre penseur, anticlérical et un brin provocateur, qui préférait la parodie et la satire aux discussions trop sérieuses, jugées sinistres. Adeptes de Pierre Dac et de Francis Blanche, le père d'Isaac s'était pris de passion pour l'auteur de Gargantua. Il vénérât sa langue à la créativité inépuisable, son sens de la farce, ses calembours déroutants qui jouaient sur toutes sortes de figures de style, l'homophonie, l'annomination, l'équivoque, et même l'imitation fallacieuse des accents locaux. Il substituait l'euphorie au chagrin, la joie de vivre à la tristesse, l'ironie à la révolte, la dérision à la colère. Cela lui valait une réputation de légèreté et de manque de sérieux qu'il assumait avec une indifférence apparente, en arborant son mystérieux

sourire, fièrement retrouvé après son retour des camps, signe d'une ouverture à l'autre, mais perçu trop souvent dans le monde contemporain, comme agressif, moqueur ou décalé. Et quand, dans un dîner, le débat s'enlisait sur des sujets où les ego s'échauffaient, donnaient de la voix pour s'imposer, il bottait en touche, jouait avec les mots, racontait des histoires, détournait l'attention ou chantait du Brassens. Quand on lui reprochait de casser l'ambiance avec toutes ses moqueries, il s'en tirait par une diatribe contre les agélastes, ceux qui ne savent pas rire. Leur multiplication annonçait une perte d'humanité de grande ampleur puisque le rire était le propre de l'Homme. Il se présentait alors comme un expert en gélothérapie, diplômé de Thélème, une lointaine abbaye. Chacun se regardait ébahi, cherchant à donner du sens à ses propos. Le silence se faisait et il racontait une histoire, dans cette langue ancienne et fleurie avec un foisonnement de verbes étranges et de locutions imagées, toutes plus truculentes les unes que les autres, puisées dans la littérature rabelaisienne. Quand, à la fin, il se tournait vers Maryse, sa femme, avec des yeux brillants de gourmandise en lui disant : « et si nous pensions à la bagatelle tous les deux », c'était le signal du départ. Elle le suivait, radieuse et ils laissaient l'assemblée en plan. Les gens présents se lançaient alors des regards consternés en signe d'incompréhension. L'emploi de ces mots, de cette langue ancienne, jamais vulgaire, jubilatoire, d'une extrême richesse, décontenançait. On le regardait d'un air navré, comme on regarde un pauvre homme, inadapté, frappé du sceau de l'étrangeté, en décalage avec le monde, et qui ne s'en rendait pas compte. Isaac en éprouvait une très grande gêne. Son père, avec ses formules antédiluviennes, était moqué. Ses plaisanteries, ses astuces, ses bons mots, son humour caustique, ses contrepèteries, le plaçaient à part, dans un monde parallèle, là où l'ajustement aux autres semblait impossible et où le rejet était inévitable. Et Isaac en souffrait. Il n'est pas si facile d'être le fils d'un homme qui assume à ce point son côté saugrenu,

complètement décalé, fuyant le pied de la lettre pour le deuxième ou le troisième degré, incapable de prendre part avec sérieux à un échange de qualité, jouant avec les mots comme pour faire des pieds de nez.

Cette fascination pour la truculence rabelaisienne, n'était pour Sébastien qu'une défense, un instrument de survie. Isaac ne le comprit que bien plus tard, quand il se rendit compte que derrière la farce, les calembours, l'espièglerie, la truculence, se déployait un lourd silence, un secret, une descente aux enfers, une souffrance inconsolable, inqualifiable, muette. Quelque chose d'horrible, de honteux avait eu lieu, imposant le silence. Le passé ne pouvait se dire. Les interrogations mouraient derrière les lèvres avant d'être formulées. Maryse, sentant le trouble d'Isaac, avait fini par lui en toucher quelques mots, sur le ton de la confiance. La déportation de son père, qu'on lui avait un moment occultée, avait laissé des traces indélébiles. Les hurlements nazis et les horreurs commises en leur nom avaient anéanti le langage. À son retour d'Auschwitz, Sébastien était devenu muet. La langue, pervertie ne semblait plus pouvoir servir. Il fuyait les images indicibles, qui ressurgissaient sans cesse. De toute façon, il n'y aurait eu aucune oreille pour l'écouter. Ses parents, sa sœur, n'étaient pas revenus. Et on lui conseillait d'oublier, de tourner la page, de continuer à vivre. Il fallait passer à autre chose. Mais comment aurait-il pu y parvenir ? Les cris, les odeurs, revenaient la nuit pour grignoter le sommeil. Et, parfois, des larmes coulaient au cœur de sa solitude.

La sœur de sa mère, l'adorable tante Rachel, lui fut d'un grand réconfort. Seule rescapée de la famille, elle le prit sous sa protection, lui apporta une présence affective et bienveillante, respectueuse de son silence. Elle entama les démarches pour qu'il puisse se réapproprier l'appartement de ses parents, laissé vacant après leur arrestation, mais qui avait trouvé un autre propriétaire. Peu de choses avaient changé. La grande bibliothèque du salon était toujours là, avec quelques livres en

allemand qu'il ne connaissait pas, et des souvenirs d'enfance miraculeusement préservés, notamment *Les horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel, roi des Dipsodes*, qu'il avait reçu au lycée en classe de 3<sup>e</sup> quelques années avant la guerre. Comment et pourquoi ce livre avait pu échapper à l'occupant illégitime des lieux ? Sa tante Rachel avait une idée. Ce n'était ni un intérêt pour l'auteur de la Renaissance, ni une indifférence, mais un souci de la décoration. « On ne peut pas laisser une bibliothèque vide, avait-elle dit. C'est complètement inesthétique ».

Sébastien avait éprouvé tant de joie en retrouvant le livre. Sur la page de garde, une écriture à l'encre délavée, celle de son professeur de Lettres, y décernait un prix d'honneur à l'élève Sébastien Rétif, pour son excellent travail, lors de l'année scolaire 1935-1936. L'opus était un peu abîmé, un peu déchiré, un peu froissé, mais on pouvait le lire, et c'était le plus important. Petit à petit, au fur et à mesure, de sa lecture, le sourire revenait. Et il revenait de si loin, ce sourire. On ne s'imagine pas ! Il vaut mieux ne pas imaginer. Tous les visages là-bas, à part celui des bourreaux, ressemblaient à un cri muet torturé par l'angoisse. Comme dans le fameux tableau d'Edward Munch. Les sourires avaient perdu tout sens humain. Seuls restaient ceux de la haine et de la cruauté.

La tante Rachel parlait beaucoup avec Isaac. Elle avait établi une connivence avec lui.

— C'est la littérature qui a aidé Sébastien à retrouver l'humanité, dont on a cherché à le priver. Je crois que cette langue ancienne lui a permis petit à petit de se réapproprier les mots, le langage.

Un jour où Isaac cherchait à comprendre la bêtise et la cruauté des hommes, il demanda à son père comment on en était arrivé là, à son époque, dans une société où il y avait tant de personnes cultivées ? La littérature de langue allemande avant-guerre était sensible et raffinée. Il pensait à Reiner Maria Rilke et aux autres, Hermann Broch, Robert Musil, Arthur

Schnitzler, Joseph Toth, Stefan Zweig, Franz Kafka. Rien ne pouvait laisser imaginer les atrocités qui allaient suivre. Sébastien le regarda avec son sourire, ce sourire qu'il ne voulait plus jamais perdre :

— Tu sais, mon garçon, il faut se méfier des discours sérieux, d'apparence logique. Ils peuvent projeter l'Homme dans la barbarie. Il y a enfoui en nous une zone d'ombre, un désir d'effacer l'autre, une haine qui répudie l'amour. Quand on va chercher les mots dans les profondeurs du silence, au cœur du secret, l'énigme se laisse percevoir, avec sa zone d'ombre et ce qui ne peut se dire. On se rend compte alors qu'on ne sait pas grand-chose.

Maryse avait surgi dans la vie de Sébastien, peu de temps après son retour des camps. La tante Rachel était à l'origine de la rencontre. Elle avait invité son neveu à déjeuner à Montmorency, chez les Bloch-Michel dont la propriété avait été préservée. Maryse avait passé la guerre au Canada avec ses parents. Ils avaient ainsi pu échapper à l'effondrement tragique de la vieille Europe. Rachel s'était annoncée avec son neveu. Elle avait brossé à grands traits le portrait du jeune homme, seul rescapé de la famille et chacun voulait lui faire bon accueil. Maryse fut sensible à ce grand garçon brun, à la silhouette frêle, aux yeux verts si tourmentés, pratiquement muet, plutôt gauche et intimidé.

Isaac était un enfant attendu, désiré. Maryse et Sébastien voyaient dans le fruit de leur amour le symbole de la renaissance. Le choix du prénom avait été facile, Isaac. Sébastien expliqua :

— En Hébreu, cela signifie rire. C'est même une prophétie : on entend *il rira*. Le rire n'est-il pas le propre de l'Homme ? J'aimerais que mon fils n'oublie jamais l'humanité qui est en lui.

— Oui, avait-elle répondu songeuse...

Sébastien avait senti une réticence.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Si... Mais tu connais le Livre, avait ajouté Maryse. Isaac est le fils d'Abraham, celui qu'il a failli tuer pour prouver son amour à Dieu.

— Et il ne l'a pas fait. Isaac est un survivant comme nous. Et il rira.

— C'est vrai avait-elle répondu. Il y a la promesse du rire...

Sébastien et Maryse voulaient inscrire leur fils dans la judaïté. Ce choix ne relevait pas d'une préoccupation religieuse. Aucun des deux n'était croyant. Le souci de cultiver la mémoire de l'origine et de faire un pied de nez à l'ignoble persécution les avait conduits vers ce prénom hébraïque qui portait en lui une promesse d'humanité. Pour la mère de Maryse, Esther Jacob, le choix du prénom Isaac était de la folie furieuse qui signalait l'enfant à de futurs persécuteurs. Mais cette crainte n'avait aucune prise sur les parents. Sébastien Rétif expliquait que son nom ne signalait rien et qu'il n'avait pu éviter la déportation lorsqu'un voisin « lui voulant du bien » avait signalé le nom de famille de sa mère aux autorités.

En allant déclarer la naissance de son fils à la mairie, Sébastien eut l'idée de lui accoler un deuxième prénom, inattendu : Alcofribas. Il en prit seul l'initiative. Au cas où les persécuteurs revenaient, ce deuxième prénom serait un recours. Sébastien plaçait ainsi la vie de son fils sous la protection et le patronage de l'écrivain de la Renaissance en lui donnant un peu de sa force créatrice, de sa joie de vivre, de sa truculence et de ses valeurs. Sébastien avait même proposé l'anagramme entière, mais l'employé de mairie avait jugé Nasier trop farfelu. Il avait refusé. « Alcofribas, passe encore, mais Nasier, ça fait trop, non ? » Sébastien s'était contenté d'Alcofribas.

Pour Isaac, ce deuxième prénom était bien difficile à porter. Il trahissait ce qui le gênait tant chez son père, cette extravagance qui le signalait comme non-conforme aux jugements des autres. Il préférait l'occulter. Mais il pensait que tel pour